

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée

Band: 8 (1887)

Heft: 5

Artikel: Correspondance : lettres de Dondo sur la Quanza, et de Malangé, de M. H. Châtelain

Autor: Chatelain, Héli

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vernements particuliers que cela concerne prennent individuellement les mesures restrictives que réclame la préservation des intérêts des indigènes, ou, selon le vœu émis dans la Conférence, s'entendent entre eux pour régler, par des conventions spéciales, l'importation des spiritueux dans leurs territoires respectifs. C'est à nos yeux une condition indispensable, pour assurer aux efforts individuels ou collectifs de tous ceux qui s'intéressent et travaillent au relèvement de l'Afrique, le succès que méritent les sacrifices qu'ils s'imposent, l'activité qu'ils déploient et la persévérance avec laquelle ils poursuivent un but auquel devraient concourir tous les hommes de bonne volonté.

CORRESPONDANCE

Lettres de Dondo sur la Quanza, et de Malangé, de M. H. Châtelain.

Missaö Americana, Dondo, 5 février 1887.

Cher Monsieur,

La paix du district de Mossamédès a été de nouveau troublée par une incursion de Hottentots. Un correspondant d'un journal de Loanda craint que ces pillards ne reviennent tous les ans répéter leurs déprédatations. Il reproche aux Allemands du Lüderitzland de leur fournir des armes et des munitions à bon marché, et demande que le gouvernement envoie à Mossamédès des forces suffisantes pour protéger les biens et les vies des citoyens. Jusqu'ici les Hottentots ont évité tout engagement avec les troupes mises à leur poursuite.

De Malangé j'apprends que le major Carvalho doit revenir sous peu de son expédition au pays du Mouata-Yamvo. Ses compagnons, Marquès et Aguiar, sont déjà à Malangé où ils sont arrivés dans un état pitoyable. Leurs efforts pour placer sur le trône le nouveau Mouata-Yamvo n'ont pas abouti. On m'assure même que celui-ci, au lieu de les accompagner à Loanda, s'est enfui.

J'ai des nouvelles du Dr Summers, datées de « près du Quango, 25 août 1886, » Sa position s'était améliorée. Les indigènes étaient des plus paisibles, toutefois ses porteurs, quoique moins indociles, lui causaient chaque jour des pertes par leur nonchalance. Les amis du docteur à Malangé lui ont envoyé des secours.

De nouveaux renforts pour l'Angola sont arrivés à Loanda, il y a quelques jours ; je viens de recevoir par le télégraphe l'ordre de conduire trois des nouveaux venus à Malangé. L'un d'eux est un médecin qui remplira le vide fait par le départ du Dr Summers.

Passant à mon excursion à l'intérieur, je ne m'arrêterai pas à décrire tout ce que j'ai vu. J'indiquerai seulement, aussi succinctement que possible, les faits qui peuvent intéresser vos lecteurs. Ma première étape a été Bom-Jésus sur la Quanza.

La nuit du jour de l'an, je m'embarquai sur une barque de l' « Afrikaansche Handels-Venootschap » qui se rendait justement à la barre de la Quanza. Son capitaine était Portugais ; l'équipage se composait de 8 ou 9 Cabindas et d'un mousse. Ces Cabindas gagnent à peu près 15 francs par mois et sont d'assez bons marins ; ils rendent aux Portugais les mêmes services que les Kroomen de Libéria, aux Anglais ; mais ils leur sont inférieurs quant au courage et à l'activité. A l'aube du 2 janvier nous nous éloignions de Loanda, d'abord à la rame, ensuite à la voile, en prenant la direction de la Barre de Corimba, par laquelle les plus grands vaisseaux faisaient autrefois leur entrée dans la baie de Loanda.

Passant entre la terre ferme et l'île, je m'étonne, en voyant quelques charmants bouquets de palmiers et de bananiers couvrant de leur ombre des cabanes de pêcheurs, du peu de profit que les habitants de la capitale ont su tirer de cette île. L'eau potable y abonde partout, à quelques pieds de profondeur. L'air y est exempt de malaria. Avec peu de frais et de peine elle pourrait être transformée en un parc de cocotiers ; malheureusement tout le monde ici ne pense qu'à gagner au plus vite assez d'argent pour pouvoir s'enfuir de cette terre d'exil, et par conséquent se préoccupe fort peu de la rendre plus habitable et digne de devenir une seconde patrie. — Un bruit semblable à une forte pluie frappant la surface de l'eau attire mon attention, ce sont des sardines en nombre considérable qui font ce bruit en frappant l'eau de leur queue.

Au moment où nous allons traverser la barre, une nuée de mouettes s'élèvent en poussant des cris ; deux graves pélicans se dérangent à peine, et deux oiseaux blancs aux formes élégantes nous regardent passer sans frayeur. Au delà, sur la mer, une grande chauve-souris d'un blanc jaunâtre, vient voltiger autour de nos voiles, puis va se perdre sur l'immensité des flots. Le capitaine dit qu'étant fort myope de jour, elle ne peut voir la terre et va errant sur les vagues, jusqu'à ce que, les forces lui manquant, elle y trouve la mort. Grâce au vent contraire nous ne parvinmes ce jour-là qu'au milieu de la péninsule et fûmes obligés de jeter l'ancre pour la nuit. Elle est couverte de palmiers, appelés *matebeiras*, dont les feuilles fournissent d'excellents cordages et servent à faire des corbeilles, etc. ; avec la sève les indigènes font du vin de palmier. Le plateau produit de l'orseille en grande quantité. Faute de vent nous dûmes attendre au même endroit toute la matinée. Enfin l'après-midi un vent favorable nous conduisit à la Barre, annoncée d'abord par un banc d'écume et par l'eau bourbeuse de la mer. Le soleil se couchait justement quand notre capitaine, sans attendre les pilotes, poussa son bateau à travers les vagues en fureur, dans les eaux calmes de la rivière. Le spectacle de la lutte entre les flots de la Quanza et les lames énormes de l'Océan est vraiment grandiose. Ce fut avec plaisir aussi que je remarquai l'habileté avec laquelle l'équipage sut profiter des vagues et faire usage des perches pour traverser l'endroit périlleux. D'ordinaire on prend à bord, pour entrer et sortir, une demi-douzaine de noirs de la Barre qui connaissent bien les fonds et qui aident à l'équipage à accélérer la marche du bateau. Ces pilotes viennent à bord et retournent à terre sur des fragments de canots. Je passai les deux jours que je demeurai à la

Barre, chez l'agent de la maison hollandaise, nègre intelligent et actif. Le village de la Barre ne possède qu'une maison aux murs blanchis, la maison susdite, les autres ne sont que des cabanes plus ou moins indigènes, qu'on appelle en *myola cubatas*. La Barre a une certaine importance, grâce à la présence des chantiers de la Compagnie de navigation à vapeur de la Quanza. Tous les mécaniciens de cette compagnie sont Anglais, et ont leur domicile ici lorsqu'ils ne sont pas à bord. La population indigène de ce village provient de la Quissama, de l'autre côté du fleuve, mais parle la langue de cette rive-ci. Presque tout le commerce de la maison susmentionnée se fait avec les Quissamas. Quand ils désirent passer la rivière, ils s'approchent du bord, à une ouverture faite dans le manglier impénétrable, et poussent des cris; aussitôt un canot de la factorerie se détache de la rive opposée et vient les chercher. Pendant mon séjour, je vis arriver des quantités assez considérables d'orseille, de peaux et de la viande de buffle sauvage à demi séchée. En une seule fois ils en apportèrent plus de 200 livres, qu'ils vendirent à raison de 15 centimes la livre, payable en marchandises. Cette viande est excellente. Le gibier aux environs de la Barre est très abondant; des troupeaux de buffles viennent la nuit se désaltérer à la rivière; les crocodiles, les tortues, les porcs-épics, les loups et les chiens sauvages, les léopards et les sangliers, y font de fréquentes apparitions; mais ils ne sont que rarement dérangés par des chasseurs blancs.

Les Quissamas que j'ai vus sont de taille plutôt petite, mais vigoureux, aux membres grêles mais nerveux, d'une physionomie ouverte et agréable. Ils sont essentiellement chasseurs et doivent être d'assez bons tireurs. Ils font usage de vieux fusils à pierre qu'ils achètent à 15 francs la pièce. Leurs cartouchières sont très jolies, artistement ornées de boutons de laiton et de monnaies de cuivre. Les gaines de leurs coutelas sont découpées avec beaucoup de goût. Ils sont extrêmement polis et cérémonieux.

Le matin du 6, je repris mon voyage, toujours sur une embarcation à voile de la maison hollandaise, lourd bateau en fer construit pour les canaux de la Hollande, et qui semble être peu à son aise sur la Quanza. Lorsque le vent de poupe est assez fort il avance raisonnablement, mais à défaut du vent, l'unique ressource est d'envoyer les Cabindas attacher une longue corde à un arbre, puis, à force de bras, tirer le bateau auprès de l'arbre et continuer de la sorte, ou bien de pousser la lourde masse en avant au moyen de longues perches ayant une fourche au bout. Cette fourche est engagée dans les hautes herbes qui bordent la rivière et trouve ainsi un point d'appui, flexible il est vrai, mais meilleur que rien. Le capitaine est tout heureux lorsqu'il rencontre une rive dépourvue de hauts arbres et de buissons impénétrables; alors les Cabindas sautent à terre et tirent l'embarcation au moyen d'une corde attachée au haut d'un mât.

Le premier jour nous atteignîmes un endroit appelé Aguardente, où nous passâmes la nuit. Jusqu'à ce point, la végétation luxuriante des deux rives, composée principalement de mangliers, de palmiers et d'herbes gigantesques, le silence solennel des bois, le nombre et la variété des oiseaux, les belles montagnes de la Quissama, toute cette vie exubérante de la nature vierge des tropiques me tient

sous le charme. Quel dommage que ce paradis terrestre soit exposé à la malaria et ne soit habité que par une branche aussi dégénérée de la famille humaine ! Toute la nuit nous dûmes entendre le chant monotone que les indigènes prolongent régulièrement durant des semaines après le décès de l'un des leurs. Il paraît que dans le cas présent c'était un jeune esclave que pleurait sa maîtresse. On nous conta qu'ayant voulu tuer quelqu'un au moyen d'un fétiche, ce dernier l'avait tué lui-même.

En approchant de Calumbo, l'aspect des rives change graduellement ; l'horizon s'étend et les forêts touffues font place à des plaines couvertes d'herbe, ou à des collines plantées de baobabs ou d'euphorbes assez clairsemés. Nous passâmes la nuit dans un magnifique jardin de palmiers, de cocotiers et de bananiers, entouré de champs prospères de manioc et de maïs. Un chef indigène vint nous faire visite et nous montrer les maisons qu'il possède. Toute la nuit je ne pus dormir, importuné par les moustiques et par une danse frénétique qui vint même se terminer sur notre bateau. Cette bruyante réjouissance avait lieu en l'honneur de la mort de la fille d'un voisin. A Calumbo je prévins, par le téléphone, mes amis de Bom-Jesus de ma prochaine arrivée. A six heures du soir, je leur serrais la main. Ce sont des Allemands, et les douze jours que je passai dans leur compagnie me firent un grand bien. Bom-Jesus est sans contredit le plus bel établissement sur la Quanza. Solidement bâti en pierre, sur une haute digue au bord de la rivière, avec sa belle maison d'habitation centrale, flanquée à droite et à gauche de quatre maisons plus petites pour les employés, le moulin, l'alambic et les magasins, orné d'une chapelle et d'un petit clocher, il surprend agréablement l'œil du voyageur habitué aux misérables *cubatas* des natifs. Les deux plantations de cannes sont placées aux extrémités de la digue d'une lieue de longueur, laquelle reliant deux collines qui atteignent la rivière met les plantations à l'abri des inondations annuelles. Cette digue fut détruite par les flots en 1870-72-73 et sa reconstruction coûta des sommes énormes ; la présente dure depuis 1875. L'alambic, de fabrication allemande, peut distiller annuellement 1000 tonneaux de plus de 200 litres. Cette quantité n'est que rarement atteinte, des malheurs imprévus frappant cette propriété presque tous les ans. Cette année, par exemple, elle a perdu plus de mille têtes de bétail par une maladie inexplicable. Pour remplacer le travail des bœufs, on a posé cinq kilomètres de rails qui donnent un excellent résultat. C'est une sensation aussi étrange qu'agréable en Afrique, d'aller tous les jours faire une promenade en chemin de fer dans les allées de bananiers. Comme le terrain, de la digue jusqu'aux montagnes à quelques lieues de distance, est une lagune desséchée et se trouve en partie au-dessous du niveau moyen de la rivière, son irrigation au moyen d'une écluse et de canaux est des plus faciles et la récolte n'est jamais menacée par la sécheresse. Tout le travail du plantage et de la récolte se fait par travail libre. C'est un spectacle fort intéressant de voir, le lundi matin, dès 4 $\frac{1}{2}$ heures, plusieurs centaines de nègres et de négresses se bousculer et se battre au milieu d'un vacarme étourdissant afin d'obtenir une pioche ou une fauille pour la semaine. Mais n'allez pas croire qu'ils gagnent

beaucoup. Au temps de l'esclavage le travail revenait beaucoup plus cher. Aujourd'hui chaque homme ou femme reçoit 45 centimes par jour, payables chaque soir, dont 15 en argent, le reste en marchandise, afin d'empêcher que le tout ne se dépense en eau-de-vie. Au besoin la plantation peut trouver mille ouvriers à ces conditions. Je dois faire remarquer cependant que ce monde travaille très lentement et s'engraisse de canne du matin au soir. La maison de Bom-Jesus fait aussi le commerce de la fibre de baobab et du coton, que les indigènes apportent journallement en quantités plus ou moins grandes.

De Bom-Jesus à Dondo, je profitai du bateau à vapeur et parcourus toute cette distance en un jour et demi. Le temps ne me permet pas de m'étendre sur cette partie de mon itinéraire. Le paysage y est aussi enchanteur que sur le cours inférieur de la rivière ; les villages de Muxima et de Massangano, avec leurs vieilles forteresses, sont fort pittoresques ; à Barraca les montagnes atteignent une hauteur considérable ; près du confluent de la Lucalla, celles du côté de Dondo, en dessinant leur silhouette bleuâtre sur l'azur vaporeux du ciel, me rappellent les contreforts des Alpes. Sur la rive Quissama on m'indique, à intervalles, trois rochers, appelés pierres du fétiche, où les Quissamas venaient naguère juger et exécuter leurs criminels. Les deux plus fortes maisons commerciales de la rivière sont la hollandaise et l'anglaise dont chacune possède trois ou quatre stations. Autrefois les caravanes de l'intérieur venaient jusqu'à Bom-Jesus ; depuis l'établissement de la navigation à vapeur, elles s'arrêtent au terme de la navigation, à Dondo où s'est concentré le commerce avec les tribus de l'intérieur. Celui-ci, bien que très faible actuellement, occupe les trois vapeurs de la Compagnie et quantité de barques appartenant aux différentes maisons intéressées. Avant d'arriver à Dondo je remarquai un phénomène que je voyais pour la première fois. A dix heures du matin, sur un ciel sans nuages, un arc-en-ciel circulaire se forma autour du soleil, semblable au halo de la lune, et dura plus d'une heure.

Dondo a la réputation d'être excessivement chaud et malsain. Les collines qui l'entourent et arrêtent de trois côtés les brises rafraîchissantes font que la chaleur y est en effet plus grande qu'ailleurs ; quant à l'insalubrité, elle n'égale pas son renom, étant plus propre que Loanda, et jouissant d'une température plus égale ; seul le défaut de la brise maritime fait que Dondo est quelque peu inférieur à Loanda au point de vue sanitaire. Quoiqu'elle ne compte que vingt ans d'existence, cette ville rivalise en importance avec Mossamédès et Benguella. Sa population, en grande majorité noire, s'élève à près de 5000 âmes. Son importance est purement commerciale ; elle pourrait être appelée une succursale de Loanda, puisque presque toutes ses maisons sont des branches de celles de Loanda. Son industrie se limite à la fabrication d'amphores poreuses, qui permettent d'avoir de l'eau fraîche dans les endroits les plus chauds, et à celle de pioches et de couteaux que les forgerons indigènes fabriquent, d'après leur méthode primitive, avec les arceaux de tonneaux que leur vendent les négociants. Sur territoire Quissama, s'est établie depuis peu une fabrique de poudre, qui occupe de 30 à 40 ouvriers. Il est probable qu'avec le temps Dondo se distinguerà par les res-

sources minérales de ses environs. L'homme qui s'intéresse le plus à cette source de richesse future m'a montré des spécimens de sulfate de magnésie, que les noirs emploient comme purgatif et qui se trouve en masse énorme dans la roche d'une montagne ; de lingots de fer isolés et de roches provenant d'une montagne qui paraît être composée tout entière de mineraï de fer ; d'une espèce de houille bitumineuse ; d'antimoine et d'une sorte de potasse qui remplace le savon pour le lavage. D'énormes banes de stalactites sont utilisés pour la fabrication de la chaux. Une des grottes présente parfaitement l'aspect d'une chapelle souterraine. Je ne puis énumérer ici les différentes espèces de roches qui peuvent intéresser les amateurs. On m'a souvent parlé de semblables richesses minérales se trouvant plus avant dans l'intérieur ; mais, vu la facilité du transport par eau, celles de Dondo seront sans doute exploitées avant les autres.

Malangé, 28 février 1887.

Parti de Dondo le 10, je viens d'arriver à Malangé.

Pour le voyage, la mission m'avait fourni une *tipoya* et des porteurs, parce que je suis boiteux ; mais, à Dondo, il fut impossible d'engager des hommes pour plus loin que Pungo-Andongo, et, une fois là, je résolus de faire l'autre moitié du chemin à pied. Quoique nous nous trouvions dans la plus mauvaise saison et que les pluies tombent tous les jours, mon jeune compagnon irlandais et moi, nous achevâmes notre course sans accident et sans conséquences fâcheuses.

Le docteur qui nous accompagnait dut se rendre à deux journées de Malangé et faire usage d'une *tipoya* que j'improvisai pour lui. J'avoue que, malgré les descriptions les plus exactes et les plus variées d'hommes expérimentés, je m'étais formé une idée peu correcte de ce qu'est ce voyage, et que j'en exagérais singulièrement les difficultés, les dangers et les désagréments, tandis que les jouissances m'étaient parfaitement inconnues. Je n'hésite pas à dire que 225 kilomètres d'excursion pédestre chez nous ou ici offrent à l'amateur une égale mesure de fatigue et de plaisir. La montée de n'importe quelle rampe de Lausanne, au soleil d'été, m'éprouvait infiniment plus que le même exercice fait sur ce plateau dans la saison la plus désagréable. Il est vrai qu'ici il est sage de se munir d'un parasol. Les nuits passées en plein air ou dans un misérable quartel plein de fumée, de rats et d'êtres de notre race guère plus agréables, sont aussi rafraîchissantes pour le voyageur harassé que celles que peuvent fournir les chalets et les étables de nos Alpes. Le paysage même n'est pas toujours inférieur à celui de nos montagnes. De Dondo à Nhangué, les deux chaînes à droite et à gauche montrent à chaque détour du chemin des vues aussi ravissantes et des surprises aussi enchanteresses que celles de mainte vallée suisse célèbre ; tout ce qui leur manque, c'est d'avoir un nom et l'auréole de quelque tradition, mais ce défaut est amplement compensé par la nouveauté et la magie du nom : Afrique tropicale. Dans cette saison des pluies, la végétation, partout fraîche, souvent luxuriante,

rivalise aussi avantageusement avec la nôtre, à l'exception des fleurs qui sont en général trop rares. Une bande de singes qui s'enfuit à travers le feuillage, des pistes de léopard et de loup sur le sentier amolli par la pluie, d'énormes lézards aux couleurs éclatantes, des troupes d'oiseaux au plumage aussi brillant que varié, de nouvelles espèces de papillons bien plus familières que les nôtres, intéressent tour à tour l'ami des animaux.

Jamais pique-nique à une cascade suisse ne m'a procuré plus de plaisir, ne m'a offert plus de beautés naturelles concentrées dans un espace restreint, que celui que nous fîmes le 15 aux chutes de Ndalla-Kidimba, près de Nhangué. D'une hauteur de 1000 pieds, nous pouvions voir la Quanza, grossie par les pluies, se briser contre les rochers et, divisée en six chutes, se précipiter au fond du gouffre où des arcs-en-ciel changeant continuellement se jouaient dans les colonnes de vapeur.

De Nhangué à Malangé, le sentier serpente à travers un haut plateau peu accidenté, excellent pâturage pour les belles races de bétail indigène qui le parcourent. Notre station de Nhangué en possède un troupeau de plus de cent têtes; en élevant des vaches laitières et en introduisant dans le pays la fabrication du beurre, elle rend un service considérable à ces districts. Tout ce plateau ressemble d'une manière frappante à certains plateaux du Jura, et dès que des débouchés s'ouvriront, il pourra s'enrichir par l'élevage du bétail et la fabrication du beurre et du fromage. Comme vous le voyez, les richesses naturelles ne manquent pas à cette province, et pourtant presque tous ceux qui ont essayé de les exploiter s'y sont ruinés. Les causes de cet insuccès sont multiples, et je n'ai pas le temps de les énumérer; peut-être y reviendrai-je un jour. Le commerce de l'intérieur, en caoutchouc, cire et ivoire, est ce qui fait vivre les blancs dans ces régions; ce commerce a dû passer par une crise assez prolongée, car nombre de factoreries sur la route des caravanes sont fermées. Heureusement le volume des rivières indiquant d'abondantes pluies à l'intérieur semble annoncer une reprise des affaires.

Malgré leur antiquité, Pungo-Andongo et Malangé cesseraient d'exister dès que cesserait le commerce d'échange avec le Lunda. Les maisons sont d'argile et de paille et tombent constamment sous la dent des fourmis blanches et sous l'action des pluies et des vents. Quelques mois d'inaction suffisent pour qu'un champ, naguère bien cultivé, disparaîsse sous la vigueur de la végétation sauvage. La population principale que l'on rencontre sur la route est nomade et ne vit que du commerce; ce sont, en première ligne, les beaux Baïlondos, qui forment la grande majorité des porteurs, puis viennent les Bambellos, des environs de Malangé, les Ba-Ngalos, les Bondos, et autres tribus qui se vouent au transport des produits de l'intérieur. Sur la ligne de Dondo à Malangé, l'on rencontre une cinquantaine de « fundos » ou camps de huttes de paille où les caravanes se reposent, dorment, mangent. Chaque fundo est en même temps un petit marché. La population agricole est très clairsemée et préfère s'établir à une certaine distance de la route.

Entre Pungo-Andongo et Nhangué, je rencontrais M. Aguiar, compagnon du major Carvalho, qui descendait la route à cheval sur son bœuf et accompagné de

6 tipoyas. L'autre compagnon de l'explorateur, le major Marquès, est ici à Malangé. Je n'ai pas encore eu le temps d'aller lui faire visite. Point de nouvelles du Dr Summers.

Héli CHATELAIN.

BIBLIOGRAPHIE¹

Elisée Reclus. NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE. T. XII. L'Afrique occidentale. Paris (Hachette et C^{ie}), 1886, gr. in-8^o, 749 p. ill. et cartes, 30 fr. — Sous le titre d'Afrique occidentale, M. Reclus a groupé un grand nombre de territoires auxquels il n'était guère possible de donner un autre nom générique. Ce sont les archipels atlantiques, la Sénégambie, Sierra-Leone, Libéria, la Guinée septentrionale et les bassins du Niger et du Tzadé. Avec les deux volumes précédents qui traitaient du bassin du Nil et de l'Afrique septentrionale, le vaste trapèze que forme au nord le puissant continent africain se trouve ainsi décrit dans son entier. Le dernier livre consacré à l'Afrique englobera probablement tout le triangle méridional, c'est-à-dire le plateau que le Congo et le Zambèze emplissent presque de leurs bassins. Quand cette publication sera achevée, on ne pourra plus appeler l'Afrique le continent mystérieux, car, à la lumière de la science, le voile qui la couvrait s'est déchiré sous la plume de M. Reclus. Les trois derniers volumes étaient, sans contredit, la partie la plus difficile de l'œuvre du grand géographe. Tandis que pour l'Europe et l'Asie, il pouvait utiliser des ouvrages considérables coordonnant les matériaux accumulés pendant des siècles, pour l'Afrique, la compilation n'était point faite. Les documents se trouvaient épars dans les récits de plusieurs centaines de voyageurs dont les itinéraires courrent à travers la contrée, tantôt en s'enchevêtrant, tantôt en laissant entre eux de vastes espaces. Il fallait, par des déductions habiles, remplir les vides, ou, tâche plus difficile encore, distinguer la vérité au milieu d'une masse énorme d'informations se contredisant souvent. Grâce à sa connaissance de plusieurs langues qui lui permet de lire les narrations de voyages dans l'original, et surtout à une sagacité développée par nombre d'années de travail du même genre, M. Reclus a accompli cette œuvre avec un art merveilleux qui n'a peut-être jamais été dépassé. Sa description de l'Afrique est un monument de science qui fixe les connaissances que l'on possède sur cette partie du

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans *l'Afrique explorée et civilisée*.